Mondialisation.ca
Centre de recherche sur la mondialisation

Il faut sauver Tarek Aziz !

Par Chedli Klibi
Mondialisation.ca, 15 novembre 2010
Jeune Afrique 15 novembre 2010

Région : Moyen-Orient et Afrique du Nord
Thème: Guerre USA OTAN, Loi et Justice
Analyses: IRAK

Condamné à mort le 26 Octobre par la justice irakienne, l'ancien vice-Premier ministre de Saddam Hussein a certes toujours défendu avec brio la politique de son pays, mais il n'avait aucune responsabilité directe dans les décisions prises par l'ancien raïs.

C'est dans les années 1970 que j'ai connu Tarek Aziz. Il était alors chargé de l'Information et de la Culture. Membre important du Baas irakien, il était, avec Saadoun Hammadi, ministre du Pétrole à l'époque, le seul intellectuel du gouvernement. Tarek Aziz croyait à un destin arabo-islamique des peuples de la région, y compris de ses populations chrétiennes. Comme le fondateur du parti Baas, le Syrien Michel Aflaq, lui-même chrétien, il devait estimer, probablement, que ses coreligionnaires n'avaient d'avenir dans la région que dans la mesure où ils trouveraient le moyen de s'y intégrer de manière durable. Voulant ressusciter une tradition de cohabitation entre « gens du Livre » remontant aux premiers siècles de l'islam, le chef du Baas préconisait au Moyen-Orient l'arabisme comme plateforme socioculturelle pour tous, musulmans et chrétiens. Mais il y ajoutait une proximité prononcée avec l'islam, dont il célébra le Prophète dans un texte devenu célèbre et appris par cœur par nombre de ses partisans.

Ce trait explique aussi l'audience que connut rapidement le Baas auprès de l'élite musulmane syrienne. Professeur dans les années 1940, Aflaq eut une grande influence sur ses élèves, qui constituèrent le premier noyau de son futur parti. Comme Mahmoud Messadi, en Tunisie, il hypnotisait par son verbe. Ses disciples, étudiants à Paris, évoquaient sans cesse ce maître à penser inoubliable. Ils disaient qu'il leur parlait de l'islam comme d'un creuset de culture et de civilisation qui avait donné un grand essor à la région en rassemblant ses populations, jadis éparses et même souvent en conflit. Ce souci de rassembler les Arabes au-delà de leurs différences confessionnelles était le thème majeur du Baas et séduisait les jeunesses cultivées dans beaucoup de pays arabes.

Tarek Aziz, qui a passé quelques années de sa jeunesse a Damas, y rencontra Michel Aflaq et subit son ascendant. Si le maître a fini, sur le tard, par se convertir à l'islam après s'être installé a Bagdad, Tarek Aziz n'a jamais eu de tels états d'âme. Il connaissait parfaitement l'histoire et la littérature arabes, mais s'intéressait apparemment très peu aux choses de la religion.

Il ne comptait pas beaucoup d'amis parmi ses collègues du gouvernement ou ses « camarades » du parti. Fier de sa double culture et imbu de sa supériorité intellectuelle, quelque peu hautain aussi dans ses rapports, il jouissait, au surplus, de certains égards auprès de Saddam, son ancien compagnon d'exil, devenu son chef. Cela faisait beaucoup de jaloux qui, souvent médisants dans leurs confidences, prétendaient qu'il était le mauvais génie du président. Tarek Aziz paie aujourd'hui ces accusations tout à fait mensongères.

Car ses relations avec Saddam étaient loin d'être claires, et il y avait sans doute une fascination réciproque. Le militant, devenu le ministre des choses importantes aux yeux de Saddam, les Affaires étrangères, vouait à son chef un dévouement à toute épreuve, un véritable culte. Il était sous l'emprise de cette force physique qui frappait tous les visiteurs, ce langage singulièrement emphatique, ce regard qui figeait l'interlocuteur. Saddam, pour sa part, était subjugué par l'intelligence de Tarek Aziz, l'éloquence tranquille avec laquelle celui-ci développait des idées qu'il trouvait neuves, et qui confortaient toujours ses propos en leur donnant une assise intellectuelle.

Tarek Aziz aimait-il Saddam? Difficile à dire. L'homme n'était point enclin aux confidences. Cependant, il me semble acquis qu'il était convaincu que Saddam était imperméable à la contradiction, quel que fût l'enjeu. Il savait aussi la prédilection de son président pour les opinions tranchées – sans nuances inutiles –, qu'il jugeait seules dignes d'intérêt, parce que, selon lui, seules utiles et courageuses. Et Tarek Aziz s'y pliait, persuadé qu'il n'avait pas le droit de se prononcer contre un avis déjà exprimé haut et fort par le président devant des collaborateurs. Et il était condamné à toujours approuver, avec comme seule liberté la possibilité de commenter ou d'apporter un éclairage favorable.

Quant aux relations avec l'Iran, si Tarek Aziz a été au centre du premier incident connu entre les deux Etats après l'avènement de Khomeiny, il ne reste pas moins vrai que les raisons de ce conflit, long et meurtrier pour les deux parties, échappaient à la logique. Comme tout ce que Saddam entreprenait concernant les relations avec des voisins. Tarek Aziz n'y avait donc aucune part de responsabilité directe. Mais il défendait, toujours avec brio, les causes que Saddam considérait comme siennes, personnelles. La guerre de huit ans avec Téhéran en était une des plus sensibles. Un contresens commis à cet égard par un ministre de la Santé brillant, mais quelque peu naïf, valut à celui-ci d'être aussi tôt exécuté.

Tarek Aziz avait pour devoir de défendre, dans les assises arabes ou internationales, la politique irakienne. Il le faisait avec une fougue qui parfois lui valait de solides inimitiés. En Europe, si on appréciait la qualité de son discours, on était déconcerté de voir tant de talent mis au service de si mauvaises causes. Mais sans se douter que Tarek Aziz lui-même était le premier à souffrir de cette pénible vérité.

Par dévouement pour son maître, ou par sacrifice de soi pour sa communauté, Tarek Aziz était une conscience et une intelligence toutes deux malheureuses », car constamment en distorsion avec les valeurs ou la logique.

Comme beaucoup, je croyais que les Américains – auxquels il a choisi de demander asile – allaient l'aider à quitter l'Irak, convaincus qu'il n'avait commis aucun acte criminel.

Ceux qui l'ont livré a ses ennemis politiques ont commis un acte odieux. « Le jugement » qui vient d'être annoncé ne grandit ni les uns ni les autres.

Chedli Klibi, ancien secrétaire général de la Ligue des Etats Arabes

La source originale de cet article est Jeune Afrique
Copyright © Chedli Klibi, Jeune Afrique, 2010

Articles Par : Chedli Klibi

Avis de non-responsabilité : Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que le ou les auteurs. Le Centre de recherche sur la mondialisation se dégage de toute responsabilité concernant le contenu de cet article et ne sera pas tenu responsable pour des erreurs ou informations incorrectes ou inexactes.

Le Centre de recherche sur la mondialisation (CRM) accorde la permission de reproduire la version intégrale ou des extraits d'articles du site Mondialisation.ca sur des sites de médias alternatifs. La source de l'article, l'adresse url ainsi qu'un hyperlien vers l'article original du CRM doivent être indiqués. Une note de droit d'auteur (copyright) doit également être indiquée.

Pour publier des articles de Mondialisation.ca en format papier ou autre, y compris les sites Internet commerciaux, contactez: media@globalresearch.ca

Mondialisation.ca contient du matériel protégé par le droit d'auteur, dont le détenteur n'a pas toujours autorisé l'utilisation. Nous mettons ce matériel à la disposition de nos lecteurs en vertu du principe "d'utilisation équitable", dans le but d'améliorer la compréhension des enjeux politiques, économiques et sociaux. Tout le matériel mis en ligne sur ce site est à but non lucratif. Il est mis à la disposition de tous ceux qui s'y intéressent dans le but de faire de la recherche ainsi qu'à des fins éducatives. Si vous désirez utiliser du matériel protégé par le droit d'auteur pour des raisons autres que "l'utilisation équitable", vous devez demander la permission au détenteur du droit d'auteur.

Contact média: media@globalresearch.ca